



Un pédagogue dans la Cité

Philippe Meirieu

Conversation avec Luc Cédelle

Un pédagogue dans la Cité

Philippe Meirieu

Un pédagogue dans la Cité

Conversation avec Luc Cédelle

Desclée de Brouwer

Introduction

Pour n'importe quel journaliste suivant les questions d'éducation, Philippe Meirieu est l'archétype du « bon client », capable de réagir au quart de tour et avec brio sur les sujets que l'actualité fait émerger dans ce domaine. Invariablement, son propos est à la fois intéressant, à portée du public, ancré dans la réalité des métiers de l'enseignement et de nature, comme on dit, à « élever le débat ». Que demander de plus ?

Beaucoup de choses, en fait. Car pour quiconque s'intéresse de près à l'éducation et aux débats qu'elle suscite, en France et ailleurs, cet homme est devenu un personnage clé. Ses talents d'expression publique ne sont que l'une de ses facettes et sa capacité de réponse va bien au-delà de quelques phrases bien tournées, devant un micro tendu, sur le sujet du jour.

« Le pédagogue Philippe Meirieu », comme l'habitude a été prise de le présenter n'est pas un expert « neutre », si tant est qu'il en existe. Cet intellectuel et universitaire engagé, aussi admiré par certains que dénigré par d'autres, porte un point de vue, que son entrée récente en politique a élargi à de nouveaux domaines. Les options qu'il défend appellent à s'interroger et à l'interroger lui-même sur les rapports entre l'engagement pédagogique et l'engagement au service de la Cité.

Son évolution personnelle ne fait d'ailleurs que confirmer que le débat sur l'éducation, dans lequel il est immergé au point, d'une certaine façon, d'en incarner tous les aspects, est pleinement politique : que notre société désire-t-elle transmettre à ses jeunes générations ? A-t-elle d'ailleurs encore envie de transmettre ce qui ressemblerait à une culture commune et comment compte-t-elle s'y prendre pour le faire ?

Sur ces thèmes, le propos de Philippe Meirieu s'appuie sur un soubassement solide. Sur le plan professionnel, il est littéralement et depuis toujours habité par le défi que représente l'acte d'enseigner, ses succès et ses échecs possibles. Il en a fait sa matière première intellectuelle, au fil d'une trentaine d'ouvrages, consacrés à analyser les défis éducatifs du présent à la lumière des expériences accumulées : non seulement l'histoire des institutions scolaires, mais aussi l'expérience des pédagogues, auxquels il s'identifie dans leur quête obstinée du « mieux enseigner à tous ».

Son œuvre ne relève donc pas d'une érudition livresque et désincarnée. Elle veut avoir des conséquences, un impact, se traduire en actes. C'est d'ailleurs un des éléments qui confèrent à Philippe Meirieu son originalité et renforcent son potentiel polémique : il ne tient pas des propos « en l'air » et n'aime rien tant que se confronter à des défis réels, en mettant, comme nous le relevons dans ce livre, « les mains dans le cambouis ». Son travail de chercheur vise à « outiller » du mieux possible les éducateurs et enseignants actuels, à leur proposer des moyens d'agir en même temps qu'un recul réflexif sur leur action... et même, ce que l'on sait moins, une appréciable distance critique vis-à-vis de toutes les modes ! Beaucoup d'entre eux s'en montrent reconnaissants. Tel un écrivain, un cinéaste ou un musicien, Philippe Meirieu a donc son public de fidèles. Il a aussi, et c'est une particularité importante de son personnage, un « contre-public » virulent.

Les controverses sur l'éducation ont toujours été vives – on s'y accuse facilement, surtout en France, des pires crimes – et le désarroi actuel ajoute à leur acuité. La pédagogie ne fait pas l'unanimité dans le paysage intellectuel et politique, où divers courants ont pris l'habitude de l'appeler « pédagogisme » et de lui attribuer la responsabilité d'une démission éducative générale. Celui qui, dans le débat public incarne la figure du pédagogue est donc, fort logiquement, l'objet de contestations.

Et les réponses nourries, denses, argumentées qu'il apporte à ces mises en cause présentent un intérêt pour tous, que l'on soit ou non en sympathie avec ses idées. Reconnaître à Philippe Meirieu son importance n'équivaut en rien à lui décerner un brevet d'infaillibilité qu'il ne réclame nullement. On ne peut pas admettre et se réjouir que l'éducation et son rapport à la société soient l'objet

d'un intense débat et vouloir en même temps que l'un de ses principaux protagonistes soit à l'abri de toute critique.

Il y a pourtant, dans ce cas précis un vrai problème, qui renvoie à la question plus générale et préoccupante de l'éthique du débat public. Ce problème est qu'au lieu, justement, d'assumer un nécessaire débat d'idées, une frange du monde intellectuel a monté à l'encontre de Philippe Meirieu une cabale permanente, où tous les coups sont permis, où tout peut être affirmé sans preuves et où l'invective gratuite tient lieu d'argument.

Incapables, faute des connaissances, du travail et de la patience nécessaires, de contrer le « vrai » Meirieu, certains ont ainsi construit et entretenu une légende noire : un personnage artificiel, caricatural, aussi simpliste qu'un héros de mangas, et surtout d'une stupidité sans bornes. Un personnage à qui l'on prête – pour mieux le condamner sans fournir d'effort – des idées et des actions qui ne sont pas les siennes. Un personnage, enfin, dont on se sert pour calomnier en bloc toute la tradition pédagogique, attaquée pour ce qu'elle n'est pas par des gens qui ne la connaissent pas.

Le seul aspect individuel de cet état de fait suffirait à justifier un recadrage journalistique : on ne peut pas écrire continuellement n'importe quoi sur un personnage public. Pour la première fois, dans ses réponses, Philippe Meirieu esquisse une analyse de ce phénomène et réplique vertement à certaines attaques. Pour la bonne tenue du débat, je m'en réjouis. Car derrière cette dimension personnelle, il y a une autre question, journalistique elle aussi : est-il encore possible de parler d'un sujet sérieusement ? Ou faut-il que tous les sujets soient désormais simplifiés et rendus suffisamment futiles pour entrer dans le grand jeu vidéo de la communication ?

Dans cette longue conversation que nous avons eue et que nous avons travaillée, nous nous sommes efforcés, entre juillet 2010 et octobre 2011, d'aller au fond des questions posées, même – et parfois surtout – lorsqu'elles manquaient de clinquant médiatique. Je ne m'y suis pas ennuyé une seconde et je suis heureux de pouvoir aujourd'hui partager ce plaisir.

L.C.

1

Les mains dans le cambouis

Philippe Meirieu, que faites-vous dans la vie en ce moment ? Quel est votre métier ?

Mon métier, c'est d'enseigner. Je me sens toujours et d'abord professeur. J'ai le statut de professeur d'université, mais, personnellement, je n'ai jamais vu de différence notable entre le fait d'être professeur dans une université, un lycée ou un lycée professionnel, un collège, une école primaire ou maternelle. Je suis professeur, c'est-à-dire chargé de transmettre des savoirs et, en même temps, d'aider des sujets à avancer dans leur cheminement intellectuel. Je suis professeur, c'est-à-dire que j'entretiens moi-même un rapport particulier avec les savoirs que j'enseigne, un rapport qui lie ensemble le souvenir que j'ai de leur acquisition, le plaisir que je trouve à leur exploration et l'énergie que je mets dans leur transmission...

Au-delà des compétences professionnelles spécifiques qu'il doit mobiliser dans des situations particulières, il y a, je crois, chez un professeur, ce que le philosophe Cornelius Castoriadis appelle un « foyer mythologique », d'où émane un projet singulier : le projet de transmettre et d'émanciper à la fois, la passion d'expliquer et le plaisir de faire comprendre.

Je me sens d'abord porté par cela. Je l'ai été, je crois, tout au long de ma vie professionnelle, je le suis encore aujourd'hui. Avec tout ce que cela comporte de positif pour quelqu'un qui doit exercer *la fonction d'enseignement*... et tous les malentendus, voire les conflits, que cela peut engendrer dès lors qu'on reste porté par ce projet dans d'autres fonctions et avec d'autres statuts. Un professeur – au sens où je l'entends – est, en effet, toujours tenté de demeurer « le professeur » – *il professore!* – dans tous les aspects de sa vie. Cela

peut lui jouer des tours, avec ses amis, son conjoint, ses enfants, ses pairs... Mais, au bout du compte, j'assume. Il faut bien que quelque chose vienne nouer une vie, évite de se dissoudre dans la parcellisation des tâches et la multitude des engagements successifs.

Mais un universitaire n'est pas seulement un enseignant, c'est aussi un chercheur, on dit un « enseignant-chercheur »...

Certes, mais je ne conçois pas l'activité universitaire comme une juxtaposition entre deux fonctions – l'enseignement et la recherche – qui, malheureusement, sont très inégalement reconnues et valorisées. Pour moi, il n'y a pas un simple trait d'union entre les deux mots, enseignant et chercheur, mais une relation consubstantielle qui rend chacune des deux activités inconcevable sans l'autre. C'est le sens même du mot « université », en référence à un projet « universel » possible – mais jamais réalisé évidemment – de partage des savoirs entre les humains. La recherche de l'universitaire doit être habitée du désir de transmettre, de faire des savoirs un moyen de relier les êtres entre eux, de jeter des ponts entre les cultures, de donner au plus grand nombre des outils d'intelligibilité du monde et de contribuer à éclairer les débats publics...

Je ne comprends pas certains collègues qui disent perdre leur temps avec des étudiants et préféreraient se consacrer à la « recherche pure ». Je le comprends d'autant moins que la valeur de la recherche s'éprouve, à mon sens, à la capacité d'en transmettre la démarche et les résultats. Enseigner joue ainsi un rôle fondamental pour le chercheur : c'est un précieux outil de formalisation et une manière d'échapper au solipsisme. Le projet d'enseigner ouvre la recherche à l'universalité possible d'un savoir, de même que l'exploration de la recherche délivre l'enseignement du dogmatisme répétitif.

Je connais, bien sûr, la suspicion qui, dans l'université, entoure mes travaux de recherche. Nous restons tributaires, en sciences humaines, d'une conception positiviste et expérimentale de la recherche : l'exhibition de méthodologies, essentiellement quantitatives, reste souvent le seul critère reconnu de scientificité. Comme si la finalité de la recherche n'était pas, tout simplement, la production de modèles – qui doivent être, évidemment, fondés et discutables – permettant de comprendre le monde et d'agir en son sein. Avec les

conceptions qui dominent aujourd'hui dans « la recherche », je crois que les plus grands et les plus reconnus par l'histoire, ceux qui nous ont fait progresser de manière déterminante en éducation n'auraient pas trouvé de place dans l'université : ni Jean-Jacques Rousseau, ni Jean-Gaspard Itard, ni Célestin Freinet, ni même, dans d'autres domaines, Sigmund Freud ou Denis Papin !

Pour ma part, je crois à la possibilité d'une recherche qui articule l'observation et l'invention, la documentation minutieuse et la construction de propositions cohérentes, la référence au passé et le compagnonnage avec les praticiens. Je ne crois pas que le chercheur doive se situer en position de surplomb par rapport aux praticiens, jusqu'à prétendre dire leur vérité à leur place. Le chercheur – en pédagogie tout du moins – doit mettre ses travaux à l'épreuve de leur transmission et les proposer à l'intelligence collective. C'est pourquoi je n'ai nullement honte de m'être compromis dans la vulgarisation : dès lors qu'on ne lâche rien sur le fond, on gagne toujours à s'exposer. Et je préfère m'exposer au jugement du plus grand nombre plutôt que de m'imposer, par mes prétentions méthodologiques et l'opacité de mon propos, à quelques élus flattés de faire partie du cénacle... C'est évidemment plus risqué, comme est risqué, par définition, le projet d'enseigner. Tous les professeurs vous le diront : enseigner n'est jamais gagné d'avance. C'est aussi pour cela que je me reconnais dans ce métier et que j'aime tant le pratiquer.

Donc vous enseignez encore ?

Oui bien sûr. J'enseigne, je donne encore des cours toutes les semaines. C'est une activité qui m'est indispensable. Et à côté de ces cours, je dirige des travaux de recherche universitaires. J'enseigne les sciences de l'éducation, à l'université Lumière-Lyon-II. Mais je préférerais dire que j'enseigne « la pédagogie » au sein d'un « institut des sciences de l'éducation ».

Science et pédagogie, science ou pédagogie, nous aurons l'occasion d'y revenir... Qu'enseignez-vous exactement ?

J'enseigne plus particulièrement dans quatre domaines : la philosophie de l'éducation, l'histoire des doctrines pédagogiques, les processus d'apprentissage et la formation des adultes.